

UN COUP D'OEIL
SUR L'ACTUALITÉ
CRÉCY, C'EST FINI !

HISTOIRE
LA GUERRE SOUS
MANDAT

ÉCONOMIE
SANCTIONS
ÉCONOMIQUES
CONTRE LA RUSSIE,
KÉZAKO ?

GÉOPOLITIQUE
SI VIS PACEM,
PARA... PACEM

LITTÉRATURE
ANDRÉÏ MAKINE :
LES DEUX PATRIES

HISTOIRE DE L'ART
PIERRE SCHOENDOERFFER ET
L'INDOCHINE

LA



NUMÉRO 27

LA GUERRE

INTERVIEWS

avec

Jean-Baptiste Noé

Directeur de la revue *Conflits*

avec

Maurice

Gourdault-Montagne

Ancien ambassadeur

Fugue

LF

EDITORIAL

« **N**ous sommes en guerre » le 24 février 2022 quand Emmanuel Macron parle de l'Europe, et nous étions déjà « en guerre » le 16 mars 2020 face au Covid-19. La guerre surprend toujours les victimes et quelques fois les belligérants. Et nous sommes déjà loin des guerres du siècle précédent comme si nous avions dépassé l'âge des guerres de masse. Elles deviennent de moins en moins militaires et de plus en plus économiques et symboliques. Les guerres militaires deviennent des guerres d'influence et des guerres d'images. Ces nouveaux codes sont difficiles à saisir et il faut s'armer de patience et de prudence afin de ne pas se perdre dans une propagande ou l'autre. Il y a loin d'une "invasion russe" à une "opération de maintien de l'ordre en Ukraine". Les films de Pierre Schoendoerffer sur la guerre d'Indochine, et les écrits de Andreï Makine nous permettent de comprendre la guerre aussi à travers l'art. Les guerres nous inspirent presque autant qu'elles nous effraient.

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'actualité

CRÉCY. C'EST
FINI !

5

Histoire

LA GUERRE SOUS
MANDAT



9

Économie

SANCTIONS
ÉCONOMIQUES CONTRE
LA RUSSIE, KÉZAKO ?



13



29

JEAN-BAPTISTE
NOÉ

Entretien avec



32

MAURICE
GOURMAUL - MONTAGNE

Entretien avec

Coups de cœur 36
de la rédaction



Géopolitique

17

SI VIS PACEM,
PARA... PACEM

Littérature

21

ANDREÏ MAKINE :
LES DEUX PATRIES

Histoire de l'art

25

PIERRE
SCHOENDOERFFER ET
L'INDOCHINE

Un coup d'œil sur l'Actualité



Vignette Parachutiste 1er REP 1957 © AFP

CRÉCY, C'EST FINI !

Alain d'Yrland de Bazoges

La guerre, ce sont deux armées étatiques qui se font face sur un champ de bataille, et elle prend fin avec la signature d'un armistice puis d'un traité de paix. Cette vision, qui structure encore largement nos imaginaires collectifs, n'est pourtant plus d'actualité. La parenthèse historique d'une guerre codifiée prend fin et laisse la place à de nouvelles conceptions de la guerre.

Marathon, Hastings, Bouvines, Crécy, Castillon, Iéna, Waterloo ou même Koursk. Autant d'exemples de grandes batailles rangées, d'affrontements spectaculaires entre grandes armées, aux issues claires et rapides, aux impacts décisifs sur le déroulement de la guerre. Une construction de la guerre en série de batailles décisives, et qui demande donc des armées massives, encadrées par des généraux capables de les coordonner. Une vision de la guerre qui façonne encore notre imaginaire, alors qu'elle correspond bien plus à une exception historique, une parenthèse westphalienne d'ordre et de conventions, où les messagers venaient porter l'annonce du début de la bataille au camp adverse, et où l'on prévoyait le temps de venir récupérer ses blessés entre deux charges.

La guerre mécanique ne pouvait plus se structurer de la sorte. En six jours lors de la bataille de la Marne, la nouvelle guerre prit 80 000 âmes. Devant cette

léthalité nouvelle, la guerre dut s'enfoncer dans les tranchées puis, avec la Seconde Guerre mondiale, chercher à se rendre de plus en plus mobile, rapide. La bombe rendit suicidaire l'affrontement direct entre grandes puissances, et repoussa donc les esprits guerriers vers les *limes*, avec les guerres d'insurrection et de contre-insurrection, portées par des indépendantismes révolutionnaires puis des tensions ethniques ou religieuses.

Bien loin de la fin de l'Histoire fukuyamienne, nous assistons à une multiplication des conflits, certes pour l'instant de relative intensité et ampleur, mais difficilement lisibles, longs et sales. Les armées des grandes puissances, quand elles sont déployées, remportent des victoires rapides du fait de leur supériorité technique, mais ne semblent plus capables d'obtenir une victoire durable. Indochine, Algérie, Vietnam, Afghanistan et Irak, ou plus récemment Sahel, autant de guerres où des armées occidentales pourtant en nette supériorité

technique ont finalement dû s'incliner.

A l'évidence, l'action militaire doit être réformée. Mais il ne faudrait pas seulement rejeter la faute sur un corps d'officiers réfractaires au changement. Au contraire, la pensée militaire a depuis longtemps compris qu'elle devait penser son nouveau rôle dans les guerres modernes.

Dès la fin du XIX^{ème} siècle, certains officiers cherchent à repenser leur rôle, notamment Lyautey dans son fameux *Du rôle social de l'officier*, où il décrit le « rôle moderne de l'officier devenu l'éducateur de la nation entière ». Le militaire ne peut plus se contenter de livrer bataille, il doit également penser son action auprès des populations, pour construire une paix durable.

C'est sans doute de cette pensée sociale qu'il a manqué lors du second vingtième siècle aux armées occidentales. Dès la défaite indochinoise, l'armée française s'adapte en effet à la nouvelle guerre insurrectionnelle et à son mode de combat guérillasque. En 1961, l'officier Roger Trinquier publie *La Guerre Moderne*, où il décrit la nouvelle guerre subversive, ainsi que les moyens d'actions anti-subversifs que peuvent mettre en place les grandes puissances. Cette nouvelle guerre passe par le quadrillage du territoire et la remontée

systematique des nébuleuses insurgées par les interrogatoires. Techniquement très efficace, la guerre anti-subversive ne porte pourtant pas ses fruits. Victoires militaires, les opérations comme la bataille d'Alger ou l'opération Phoenix se révèlent si cruelles et impopulaires, tant chez les populations concernées que dans les arrières-bases métropolitaines, qu'elles aboutissent à des défaites politiques. Le modèle anti-subversif, exporté par la France aux Etats-Unis puis à l'école des Amériques, se montrera contre-productif, montant les populations et les opinions mondiales contre les armées déployées et offrant finalement la victoire aux insurgés.

La guerre anti-subversive n'est aujourd'hui plus populaire, les états-majors s'intéressant désormais de plus en plus au modèle contre-insurrectionnel, développé par l'officier Galula et redécouvert par les officiers américains, notamment David Petraeus. Dans un contexte de surmédiation de la guerre, avec des opinions publiques occidentales hyper-sensibles à la moindre victime, le rôle de l'armée devient d'éviter à tout prix la gégène, et se concentrer à séduire les populations, afin de priver les mouvements insurgés de leur arrière-base. S'ils restent bien évidemment des combattants, les soldats doivent désormais chercher à construire les



Combattants volontaires Kurdistan soutien ZAD NDDL

conditions d'une paix durable, afin de détourner les populations des mouvements insurrectionnels. L'exemple le plus parfait de ce nouveau type d'officier pourrait ici se trouver en la personne du général Emmanuel de Romémont, qui après 36 ans de service dans l'Armée de l'Air dirige désormais l'initiative Plus d'eau pour le Sahel, voyant dans l'accès à l'eau le meilleur moyen de détourner les populations de la tentation djihadiste ou émigratrice.

Le monde militaire, lentement, sort de son seul pré carré pour penser son action plus globalement. Parallèlement, il est intéressant de voir la professionnalité de la guerre remise en cause

Bien que très marginal, le phénomène des combattants volontaires est intéressant, notamment lors du retour des combattants. La plupart des volontaires ne se rendent généralement sur un théâtre d'opérations que pour prendre quelques photos puis déguerpir devant la réalité de la guerre. Mais les profils qui y restent y acquièrent alors une formation technique importante et, dans certains cas, une radicalisation politique. Bien que très peu nombreux, le retour des combattants volontaires français du Kurdistan aura causé quelques cheveux blancs aux renseignements français qui ont craint une radicalisation du mouvement de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. De même, les volontaires français en Ukraine seront sans doute largement surveillés à leur retour. Combattre sur un front étranger, au sein de groupements de volontaires assez largement dominés par les idées de droite radicale, n'est pas une expérience anodine.

Plus que ce phénomène marginal, c'est surtout la pénétration du regard civil dans la guerre qu'il faut souligner. Le phénomène de médiatisation de la guerre est allé croissant depuis un siècle. Lors de la Grande Guerre, les informations du front sont publiées tous les jours dans la presse. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la photographie gagne en ampleur, avec des magazines comme *Signal* dans le camp allemand. La photographie de guerre s'indépendantise des états-majors, notamment au Vietnam avec des photographies accablant le camp américain. Lors de la Guerre du Golfe, le conflit est filmé et diffusé en direct. Désormais, ce sont les soldats eux-mêmes qui filment le conflit. On se souvient ainsi des *TikTok* postés par les parachutistes russes au moment même de leur

déploiement à l'Est de l'Ukraine. On peut désormais suivre les comptes individuels des soldats des deux camps, échanger avec eux, leur poser des questions sur leur ressenti. Plus ou moins rapidement bannis, certains comptes proposaient même en story à leurs abonnés de voter pour l'exécution ou non de prisonniers de guerre. De quoi faciliter le travail à La Haye dans quelques années...

Enfin, la guerre n'est plus seulement le fait d'états, ou même de camps idéologiques, ethniques ou religieux. Si cela reste bien évidemment limité, marginal, les *limes* voient le retour des anciens seigneurs de guerre. Ces chefs charismatiques à la tête de troupes armées, indépendants des états ou des idéologies. Parmi eux, le prince belge Emmanuel de Mérode est l'exception, menant sa troupe de rangers armées du parc national des Virunga pour la seule protection du patrimoine naturel et de sa population de grands singes. Une force armée, disciplinée, menée par un guerrier courageux, et qui s'est imposée comme l'un des acteurs incontournables dans cette région chaotique. Mais cet acteur, encore très institutionnel, est l'exception, faisant face à des seigneurs de guerre mûs par la simple survie et le gain personnel. Les Virunga, sorte de nouvelles Caraïbes, abritent des groupes rebelles en fuite, des braconniers, des pilliers de ressources naturelles, des mercenaires, dans un espace sauvage, sans réseau routier. Les guerres, qui ont déjà coûté la vie à 200 rangers du parc national, retournent à leur forme pré-moderne, faite d'escarmouches, de pillages, de raids. Comme dans le cas du Triangle d'Or, où régnait le seigneur de l'opium Khun Sa, les Virunga retournent à la guerre pré-étatique.

Plus politique, plus sociale, plus publique, plus longue, plus incertaine, plus chaotique. La guerre des lois et des codes prend fin, la mort et la destruction demeurent. Pour préserver la paix, il faut donc penser ses nouveaux acteurs et modalités. ■



Emmanuel de Mérode, parc national des Virunga PHOTOGRAPHIE DE BRENT STIRTON, GETTY.
NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE

LA GUERRE SOUS MANDAT

Hervé de Valous

En Occident nous avons pris l'habitude de livrer des guerres légales, approuvées par les membres d'une organisation internationale. C'est un *modus operandi* qui date et dont la France la première a fait l'expérience au travers d'une campagne méconnue, pourtant à l'origine du nom d'une des plus jolies places de Paris : le Trocadéro.



Épisode de la guerre d'Espagne en 1823, Hippolyte Lecomte (1781-1857). © RMN Photo

Nos pères n'ont pas attendu l'ONU ni même la SDN pour comprendre qu'une guerre légalisée par la communauté internationale lui conférerait une dimension de guerre juste. En 1814, après plus de vingt ans de guerres ininterrompues et particulièrement meurtrières menées tambour battant par la France révolutionnaire et impériale, l'Europe est exsangue. Un grand congrès est réuni à Vienne entre novembre 1814 et juin 1815 où tous les États européens sont représentés, notamment les quatre grandes puissances du moment : l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre et la Russie. La carte de l'Europe est remodelée, les anciennes dynasties sont rétablies, et les principes révolutionnaires condamnés. Une alliance militaire est formée : la Sainte-Alliance, constituée par les quatre puissances européennes. Elle se donne pour mission de défendre le principe de légitimité dynastique et la Chrétienté, ainsi que de combattre la propagation des mouvements révolutionnaires. Ceci au nom de la paix et de la stabilité européenne. Au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, après d'intenses négociations, la France intègre à son tour la Sainte-Alliance et sort enfin de l'isolement diplomatique dans lequel Napoléon l'avait laissée.

La guerre du bien

En Espagne, le Roi Ferdinand VII se retrouve dans une situation délicate. Il doit lutter contre des mouvements révolutionnaires libéraux qui lui contestent son autorité souveraine. Le 10 mars 1820, après des soulèvements militaires, il est contraint d'accepter la constitution dite de Madrid qui met fin à la monarchie absolue. En 1822, des élections propulsent sur le devant de la scène un libéral, Rafael del Diego, qui devient président des Cortès (parlement bicaméral espagnol). L'Espagne sombre dans un régime à caractère républicain ; Ferdinand VII se considérant prisonnier des Cortes, en appelle à la Sainte-Alliance et aux principes établis par le congrès de Vienne. En Europe, c'est l'émoi. La légitimité est bafouée et la révolution risque de se propager. En clair, rien de ce qui a été énoncé sept ans plus tôt n'a été respecté. En France, Louis XVIII craint le retour de 1789 par un effet de mimétisme avec l'Espagne. Son principal ministre, le duc de Richelieu, masse des troupes sur les Pyrénées pour empêcher toute contagion révolutionnaire, prenant pour prétexte la lutte



Le Congrès de Vienne, Jean-Baptiste Isabey (1767-1855). © RMN Photo

contre la propagation d'une épidémie de fièvre jaune afin de ne pas provoquer les Espagnols. La diplomatie, toujours la diplomatie ! L'Autriche, la Prusse et l'Angleterre condamnent mais ne souhaitent pas d'intervention militaire, encore moins de la part de la France dont ils craignent une résurrection militaire. Mais le Tsar de toutes les Russies, Alexandre Ier, ce monarque mystique qui se sent investi d'une mission divine pour protéger l'Europe chrétienne, milite en faveur d'une intervention militaire. Un congrès est réuni à Vérone en octobre 1822 pour statuer sur le cas espagnol. Chateaubriand est l'homme fort de la députation française, et il a la ferme résolution d'obtenir pour la France le mandat d'intervention tant espéré. Pour lui, il n'y a pas de doute « nous allons nous charger de cette cause de l'Espagne. Tout ce que la France saisit d'une volonté ferme lui reste : il n'y a que Dieu qui puisse lui faire ouvrir la main » (Congrès de Vérone, 1838). Après d'âpres négociations, la Russie et la France obtiennent l'autorisation, l'onction internationale, pour mener une guerre. Le 22 janvier, un traité secret est signé qui donne officiellement mandat à Louis XVIII pour réprimer militairement la révolution espagnole. L'ingérence se drapait dans les atours chatoyants de la légalité. La bête à abattre est désignée par les garants de l'ordre international.

Les 3ème, 6ème et 7ème régiments de la garde royale s'illustrent dans des combats à la baïonnette et enlèvent le Trocadéro au pas de charge.

L'expédition des « cent mille fils de saint Louis »

En France, le parti des Ultras exulte, ils ont obtenu leur croisade contre-révolutionnaire. Enfin le drapeau blanc va être relevé pour restaurer son prestige militaire éclipsé par l'étendard de la révolution qui s'était promené de l'Atlantique à Moscou. Louis XVIII l'affirme, « cent mille Français sont prêts à marcher en invoquant le nom de saint Louis pour conserver le trône d'Espagne à un petit-fils d'Henri IV ». En réalité, le gouvernement du Roi n'est pas aussi sûr que cela de sa victoire. Depuis l'Empire, l'Espagne n'a pas laissé un souvenir très agréable aux militaires français. C'est la seule nation, avec la Russie, qui a tenu en échec les armées de Napoléon. De plus, Louis XVIII craint la réaction d'une armée encore très marquée par l'épopée napoléonienne et parfois encore hostile à son trône. Malgré tout, 95000 soldats sont massés à la frontière espagnole, avec à leur tête, le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois et neveu du Roi. Ce Prince a la finesse d'esprit et l'humilité de cœur pour reconnaître ne pas être un grand stratège. Il confie donc la majeure partie des opérations au général Guillemillot, brillant officier des armées impériales. Le 7 avril 1823, les armées françaises rentrent en Espagne. L'offensive est un succès, les armées libérales se débandent, et le gouvernement illégitime s'enfuit à Cadix, emmenant avec lui l'infortuné Ferdinand VII. Le 23 mai, les Français s'emparent de Madrid où le duc d'Angoulême installe un gouvernement de régence. Pourtant, même si les victoires sont nombreuses, la résistance des insurgés se cristallise à Cadix.

La victoire du système des Congrès

Le siège de Cadix commence en juin. Les Français font face à une ville extrêmement bien fortifiée, et dont le port lui assure un ravitaillement permanent malgré la présence de la Royale qui croise au large. La mésentente des différents officiers français empêche la coordination des troupes qui piétinent plus d'un mois devant la ville, laissant aux

Espagnols le temps de renforcer leurs positions. Il faut attendre le 16 août et l'arrivée du duc d'Angoulême pour que ce dernier unisse le commandement et réorganise l'armée. Le 31 août, après quinze jours de préparatifs, le duc lance l'assaut sur le fort de la presqu'île du Trocadéro, clef de Cadix. C'est un succès sans précédent. Les 3ème, 6ème et 7ème régiments de la garde royale s'illustrent dans des combats à la baïonnette et enlèvent le Trocadéro au pas de charge. Le 30 septembre Cadix tombe, Ferdinand VII recouvre la liberté et la guerre civile cesse en Espagne. Cette expédition accomplie dans la légalité restaure définitivement le prestige de la monarchie et de la France. Pour Chateaubriand, c'est l'apothéose : « Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir là où Bonaparte avait échoué, triompher sur ce même sol où les armes de l'homme fantastique avaient eu des revers, faire en sept mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, c'était un véritable prodige ! » (*Mémoires d'outre-tombe*). Cette guerre, accomplie rapidement, proprement, sans atteindre à la dignité et à l'honneur de l'armée française, consacrait la nécessité et la légitimité du système des congrès, et assurait à l'Europe l'espoir d'une paix durable. Désormais, les dissidents savent que la guerre sous mandat n'est pas vraiment la guerre. Tout juste une opération de maintien de l'ordre. Et tant pis pour ceux qui n'en veulent pas. ■



Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême pendant la guerre d'Espagne, Horace Vernet (1789-1863). © RMN Photo

La guerre sous mandat n'est pas vraiment la guerre.
Tout juste une opération de maintien de l'ordre.



Louis XVIII, entouré des membres de la famille royale, assiste depuis les Tuileries au retour de l'armée d'Espagne, Louis Ducis (1775-1847) © RMN photo

SANCTIONS ÉCONOMIQUES CONTRE LA RUSSIE, KÉZAKO ?

Grégoire Lenoir

La Russie s'est vue infliger de nombreuses sanctions économiques après son invasion de l'Ukraine, le 24 février 2022. Au-delà du bruit médiatique, les décortiquer permet de comprendre l'impact réel qu'elles portent sur le régime de Poutine et les conséquences qu'elles ont, et pourront avoir sur notre propre sol.

Au lendemain de l'attaque de la Russie contre l'Ukraine, le président américain Joe Biden suivi de la présidente de la Commission européenne Ursula von der Leyen, annonce la couleur de la réponse occidentale : l'imposition de sanctions économiques. Le but ? Le ministre de l'Economie et des Finances, Bruno Le Maire, est on ne peut plus clair : « *Provoquer l'effondrement de l'économie russe.* » Anéantir l'économie russe pour arrêter la guerre : une méthode déjà utilisée à la suite de l'annexion de la Crimée en 2014. Mais cette fois-ci, l'ampleur des sanctions dépasse largement celle des mesures précédentes : aux grands maux, les grands remèdes. Seulement, nous sommes plusieurs semaines plus tard et les remèdes n'ont pas résorbé le mal. Les morts gisent toujours plus nombreux sur le sol, les villes ukrainiennes sont prises, relâchées, reprises. Tantôt on annonce un affaiblissement du belligérant russe, tantôt l'ours reprend du poil de la bête et lance des offensives.



Réunion extraordinaire du Conseil européen le 24 février 2022. Crédits, Dario Pignatelli, Conseil européen

Pire encore, le remède risque d'empoisonner le guérisseur ; les sanctions menacent les pays occidentaux d'un retour de flamme important.

Comprendre les sanctions infligées à la Russie et évaluer leur portée

Toutes les sanctions n'ont pas le même but. Certaines ont pour objet d'entraver la vie normale du citoyen russe et d'autres, d'enrayer la machine de guerre de l'agresseur.

Dans le premier cas, on peut évoquer les sanctions contre les dirigeants et les oligarques russes. En gelant les avoirs et en confisquant certains biens, comme les yachts, les pays occidentaux font pression sur les personnalités autour du pouvoir pour indirectement agir sur ce dernier. Autre mesure : bloquer les exportations de produits de

À court terme, des sanctions radicales d'un côté ou de l'autre mèneraient au suicide.

luxes, vêtements et appareils électroniques vers la Russie. En espérant démoraliser à la fois les élites et le peuple, l'Occident tente de provoquer le renversement politique interne. Mais, nombreuses sont les incertitudes qui planent sur de telles mesures, d'autant plus que Poutine a rendu les richesses des oligarques plus dépendantes du pouvoir. Ces gels extérieurs sont donc de facto moins efficaces. Par ailleurs, si le peuple russe estime que ces sanctions sont injustes, un renforcement du sentiment national pourrait au contraire favoriser Poutine.

Les sanctions ont aussi comme objectif de casser directement la machine de guerre russe. Il s'agit d'empêcher la Russie d'importer des biens qui pourraient lui être utiles à l'entretien, l'approvisionnement et le développement de son armée. C'est donc naturellement que l'UE a interdit l'exportation vers la Russie de biens et de technologies à usage militaire ou pouvant servir comme tel, ainsi que de matières premières comme le fer, l'acier ou le ciment¹. Seulement, la Russie pourrait s'approvisionner auprès de pays qui n'imposent aucune sanction contre elle. Pour ce faire, elle doit néanmoins régler ces marchandises en dollars car c'est le moyen de paiement le plus commun à l'international. C'est là qu'interviennent les sanctions financières.

L'exclusion du système SWIFT de certaines banques russes a sans doute été la mesure la plus retentissante médiatiquement. SWIFT est un système de messagerie inter-banque qui facilite les paiements internationaux pour 11.000 banques dans le monde. C'est en quelque sorte un immense groupe Telegram sur lequel une banque A d'un pays peut communiquer avec une banque B d'un autre. Cette exclusion génère une privation, ou du moins un affaiblissement des échanges commerciaux, qui freine à son tour les importations et donc la consommation russe. Mais problème : cette sanction ne concerne que 7 banques russes, soit environ 30% du marché bancaire. Sberbank et

Gazprombank, les 1ère et 3ème banques russes, n'ont pas été exclues car elles sont nécessaires aux Européens pour l'achat du gaz et du pétrole russe. La mesure a donc un impact relativement limité sur le système économique du pays.

L'Occident a également frappé sur la monnaie locale, le rouble, en coupant tout lien avec la banque centrale russe. Cette mesure empêche la Russie d'accéder à bon nombre de ses réserves en dollars sur les 640 milliards qu'elle détient. Cette mesure est redoutable, principalement pour deux raisons. D'abord, sans dollars, on l'a vu, il est compliqué pour la Russie d'importer des biens de pays ne la sanctionnant pas mais réclamant des paiements dans cette monnaie. Ensuite, pouvoir utiliser des dollars permet au régime de soutenir sa propre monnaie, ici le rouble et dont la valeur s'est effondrée quelques jours après le début de la guerre. Conséquences de cet effondrement : les Russes paient plus cher les biens importés, en bref, une hausse de l'inflation. Cependant, après une chute en effet spectaculaire fin février, le rouble n'a fait que reprendre de la valeur jusqu'à revenir à un niveau d'avant-invasion. BFM Business résumait la situation en titrant le 8 avril 2022 : « *Russie : l'insolente vigueur du rouble malgré la pluie de sanctions.* »

Les sanctions, une arme à double tranchant

À son tour, la Russie a mis en place des mesures pour contrer les sanctions occidentales et a montré qu'elle avait plus d'une corde à son arc. Pour éviter l'effondrement du rouble, elle a d'abord imposé aux Européens d'acheter ses hydrocarbures dans sa monnaie. Forcée à l'exécution sous peine de se voir couper les flots de gaz et de pétrole, l'UE a donc accru la demande de roubles pour payer ses fournisseurs. Poutine a dans le même temps mis en place des règles internes strictes pour solidifier le niveau du rouble, tout ceci limitant l'effet des sanctions. Les menaces ne sont donc

¹ Conseil européen : <https://www.consilium.europa.eu/fr/infographics/eu-sanctions-ukraine-invasion/>

Au-delà d'être efficaces, les sanctions économiques doivent être efficientes, c'est-à-dire qu'elles doivent atteindre l'objectif en coûtant le moins possible.

pas unilatérales. Il faut se rappeler que les pays européens importent environ 40% de leurs hydrocarbures à la Russie, ce qui impose une interdépendance. À court terme, des sanctions radicales d'un côté ou de l'autre mèneraient au suicide. Sans aller jusque-là, on constate déjà que depuis le début de la guerre, le prix à la pompe a explosé et que plus largement, l'inflation galope dans le monde. L'inflation annuelle en mars 2022 a atteint 8,5% aux États-Unis, 7,3% en Allemagne et 4,5% en France contre 2,6%, 1,7% et 1,1% respectivement pour l'année précédente¹. Cette augmentation des prix n'est pas seulement due aux perturbations sur les marchés de l'énergie. Les marchés d'autres matières premières comme le blé sont aussi impactés par la guerre et par les sanctions. Par ailleurs, décider de couper les vivres au belligérant, c'est aussi assumer que des entreprises exportatrices perdent des parts de marché. La France était en 2020, le 6ème fournisseur mondial de la Russie². Certains secteurs pourraient donc voir leur chômage augmenter, faute de commerce extérieur et ce malgré le soutien de l'État. « L'entreprise normande Spirit France, une société normande d'une quarantaine de salariés exporte du calvados et de l'armagnac, deux produits dont les russes sont très friands. La Russie représente 15% de son chiffre d'affaires. »³

Les mesures économiques prises par le monde occidental pour contrer l'offensive russe n'ont pas eu un impact retentissant sur la guerre à court terme. Cependant, à moyen et peut-être à long terme, l'économie russe va porter les cicatrices de l'économie de guerre. L'UE a aussi prévu de réduire sa dépendance à l'énergie russe en baissant sa consommation de combustibles fossiles et en se fournissant chez d'autres partenaires. Deux questions se posent alors. De qui les pays européens vont-ils dépendre à l'avenir pour leur énergie ? La Russie va-t-elle construire son futur avec la Chine ? Cette deuxième question est fondamentale pour évaluer les conséquences à long terme des sanctions. Si une restructuration du monde géopolitique s'opère, et qu'un pôle sino-russe s'intensifie, qui en seront les bénéficiaires ? Au-delà d'être efficaces, les sanctions économiques doivent être efficientes, c'est-à-dire qu'elles doivent atteindre l'objectif en coûtant le moins possible. ■

¹ OECD (2022), Inflation (CPI) (indicator). doi: 10.1787/eee82e6e-en (Accessed on 23 April 2022)

² Direction Général du Trésor : "Le commerce extérieur de biens de la Russie en 2020"

³ Franceinfo : https://www.francetvinfo.fr/monde/europe/manifestations-en-ukraine/guerre-en-ukraine-les-ventes-se-sont-completement-arretees-des-entreprises-francaises-ressentent-les-effets-des-sanctions-economiques-infligees-a-la-russie_4986588.html



Compresseur Gazprom dans le district de Lensk. Source – Bloomberg

SI VIS PACEM, PARA... PACEM

Amycie Lécuyer

L'ensemble des territoires du globe étant approprié, toute manifestation de puissance entraîne inévitablement des répercussions sur l'ordre établi. Les tensions entre les peuples ont, et ont toujours eu, des raisons avant tout géographiques.



La signature du traité de Versailles, William Orpen

Face à un problème donné, l'analyse doit être de même nature, pour trouver une solution efficace, qui y réponde exactement. Aujourd'hui, la plupart des experts, des journalistes et des gouvernants occidentaux regardent les conflits à travers le prisme de l'idéologie des droits de l'homme. Retour sur une démarche qui interroge.

De l'intérêt de comprendre les causes réelles d'un conflit

Le découpage du monde et l'appropriation des territoires nourrissent des antagonismes entre des peuples qui se disputent les ressources et le contrôle de zones stratégiques. Chaque territoire du globe est ancré dans un environnement géographique qui lui est propre, définissant ses intérêts objectifs. La géographie détermine sa richesse en ressources, ses accès aux mers navigables, son climat... qui sont autant de lois imposées aux peuples, et qui façonnent les règles d'un grand jeu d'intérêts et

de stratégies. Dans ce jeu de rapports de force, le but est de trouver des équilibres durables pour éviter les conflits, car la paix n'est pas le résultat de l'écrasement d'une puissance par une autre. Si des déséquilibres subsistent, la paix porte en elle-même les germes d'un conflit futur. Une compréhension plus profonde de la guerre permet d'aboutir à ces équilibres qui prennent en compte les contraintes des différentes parties, et ainsi maîtriser l'enchaînement des événements. En identifiant les causes de tensions, on peut plus aisément prévoir les effets des décisions politiques. C'est ce que McKinder, considéré comme le père de la géopolitique, expliquait déjà en 1904, lorsqu'il révélait l'importance des paramètres géographiques dans l'histoire universelle, impliquant un enchaînement immaîtrisable des événements. « *Man and not nature initiate, but nature in large measure controls* ». Pour équilibrer les rapports de force, il convient donc de comprendre les origines

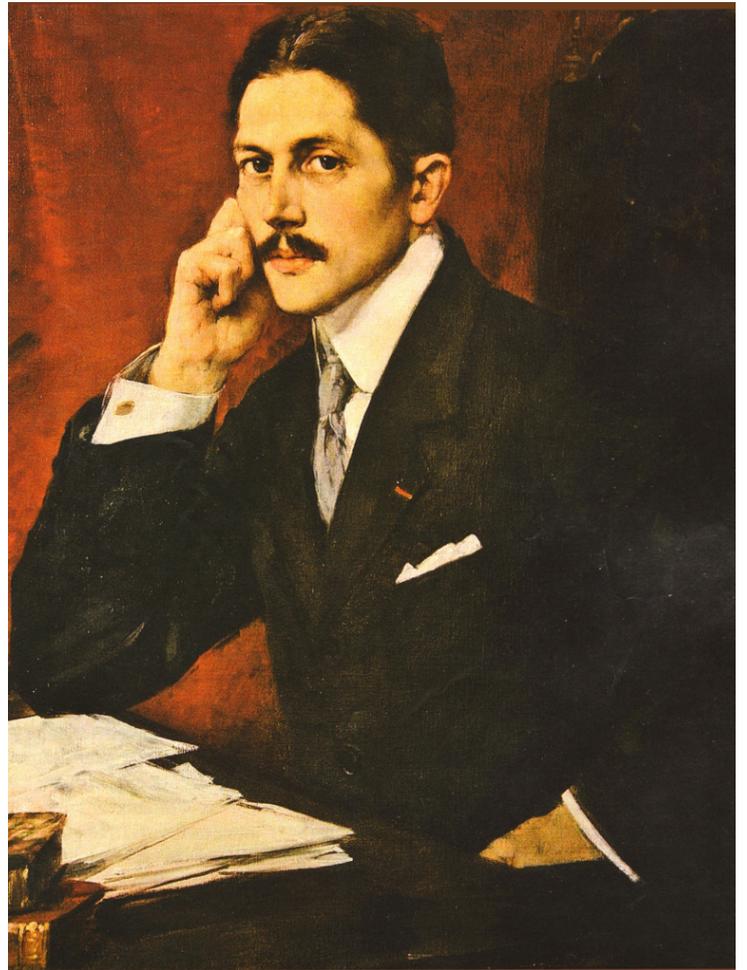
¹McKinder, *The geographical pivot of history*, 1904

La guerre est la conséquence d'une paix mal préparée car si des déséquilibres subsistent, les tensions couvriront toujours sous un calme apparent.

réelles (de res en latin, la chose) du conflit pour ne pas les laisser s'installer dans le monde et constituer des guerres en puissance.

Du danger de l'idéologie

La guerre est la conséquence d'une paix mal préparée car si des déséquilibres subsistent, les tensions couvriront toujours sous un calme apparent. En 1920, deux ans après le traité de Versailles, Jacques Bainville³ annonce de manière presque prophétique les événements tragiques qui déchireront l'Europe une deuxième fois moins de vingt ans plus tard. Il adopte une approche réaliste du conflit, résultant principalement d'une étude géographique, culturelle et historique de l'Allemagne, face à un traité de paix qui selon lui entérine les causes mêmes de la guerre. Les négociateurs du traité ont substitué les « Quatorze points » de Wilson, consacrant le droit des nations, à la célèbre maxime « Connais ton ennemi ». Et c'est là la cause de l'aveuglement général dénoncé par Bainville et d'autres. Alors que tous s'accordaient pour attribuer à l'unité allemande, acquise depuis très peu de temps, la responsabilité de la guerre contre la France, le traité a abouti à une consécration par le droit public international de cette même cause. Ayant tous embrassé largement la doctrine wilsonienne, Clémenceau en tête, il convenait de faire de l'Allemagne un Etat-nation sur le modèle français et de renverser ses princes. Cette application systématique d'un modèle déconnecté de la réalité a empêché de voir les éléments naturels qui allaient ressurgir tôt ou tard. L'Allemagne d'aujourd'hui, et la Prusse d'hier, sont un territoire situé en plein milieu de l'Europe, sans frontières naturelles (contrairement à la France) pour le protéger. Cela a forgé le « militarisme prussien » comme une nécessité face aux fréquentes invasions. Avant la guerre, la Prusse était morcelée, et des petites dynasties allemandes soumises à un régime fédéral permettaient un équilibre car elles



Du danger de l'idéologie - Jacques Bainville

offraient un contrepois empêchant la formation d'un véritable Empire. La paix de 1918 a redonné à l'Allemagne sa puissance politique susceptible de galvaniser les militarismes jadis dispersés, au milieu d'une Europe morcelée par la guerre. Enfermés dans un carcan idéologique, les négociateurs du traité n'ont pas su voir le monstre qu'ils étaient en train de créer, pensant que convertir l'Allemagne à la démocratie suffirait à la guérir de tous les éléments naturels qui la caractérise. Nous avons aujourd'hui assez de recul pour affirmer qu'ils se sont trompés et que la doctrine de Wilson ne brille pas par son universalité. Bainville a su, avec justesse, décrire la situation terrible qui se profilait.

³Jacques Bainville, *Les conséquences politiques de la paix*, 1920

Aux mêmes causes, les mêmes conséquences

Les conséquences politiques de la paix de 1918 ont donc été tragiques. Pourtant, aujourd'hui, les erreurs d'analyse sont toujours les mêmes et conduisent au même aveuglement. Le conflit ukrainien révèle parfaitement la mentalité de notre époque : tout le monde condamne mais personne n'explique. Voir chez Vladimir Poutine un autocrate « irrationnel », comme on l'entend beaucoup, ne permet pas de comprendre les intérêts qui dictent réellement cette guerre.

Lors du démembrement de l'URSS en 1991, nous croyions que, la guerre idéologique ayant abouti au triomphe de la doctrine américaine, la Russie, ramenée dans ses frontières pour ainsi dire primitives, était définitivement vaincue. Or à la chute du régime communiste, la Russie hérite des préoccupations géopolitiques de l'URSS, comme l'Allemagne héritait de celles de la Prusse.

Il convient d'étudier la situation en termes d'intérêts objectifs découlant des données géoéconomiques et stratégiques. Dans un ouvrage de 1997, référence incontournable³ pour comprendre les enjeux de la politique internationale, Brzezinski, conseiller du président américain Carter de 1977 à 1981, fait de l'échiquier eurasienn l'enjeu de géopolitique principal des Etats-Unis, et plus généralement la zone de compétition pour la primauté globale. Ce constat est aussi celui de McKinder⁴ qui considérait que le maître du pivot mondial (voir carte) contrôlait plus de la moitié des ressources mondiales. Le *heartland* (correspondant à l'Europe centrale pour McKinder) demeure un tremplin indispensable à la maîtrise du continent. La Russie est aujourd'hui ce pivot. Pour ce territoire immense et riche en ressources, l'accès aux mers chaudes constitue un enjeu vital. Face à elle, les Etats-Unis sont éloignés de cet immense continent et, s'ils continuent à jouir de la primauté internationale, l'Eurasie s'impose comme la seule zone susceptible de menacer leur hégémonie.

Brzezinski rappelle l'enjeu que représente l'Ukraine. Grâce à sa richesse en ressources et en terres arables, à une population de quarante-cinq millions d'habitants et à ses nombreuses façades

maritimes, ce pays sans frontière est au cœur de la confrontation entre les deux géants. La Russie doit garder son influence sur l'Ukraine et l'Europe centrale pour maintenir le glacis de protection dont elle a besoin face aux Etats-Unis. L'avancée de l'OTAN vers l'est depuis 1991, réduisant cette influence, prouve que malgré la chute du rideau de fer, la Russie et les Etats-Unis ont gardé leurs ambitions.

Par la disposition géographique des territoires, il est des réalités immuables qui échappent aux discours idéologiques. Elles agissent en lame de fond et ressurgissent fatalement, lorsqu'on les a ignorées. ■

³Zbigniew Brzezinski, *Le grand échiquier*, 1997

⁴McKinder, *ibidem*

THE GEOGRAPHICAL PIVOT OF HISTORY.

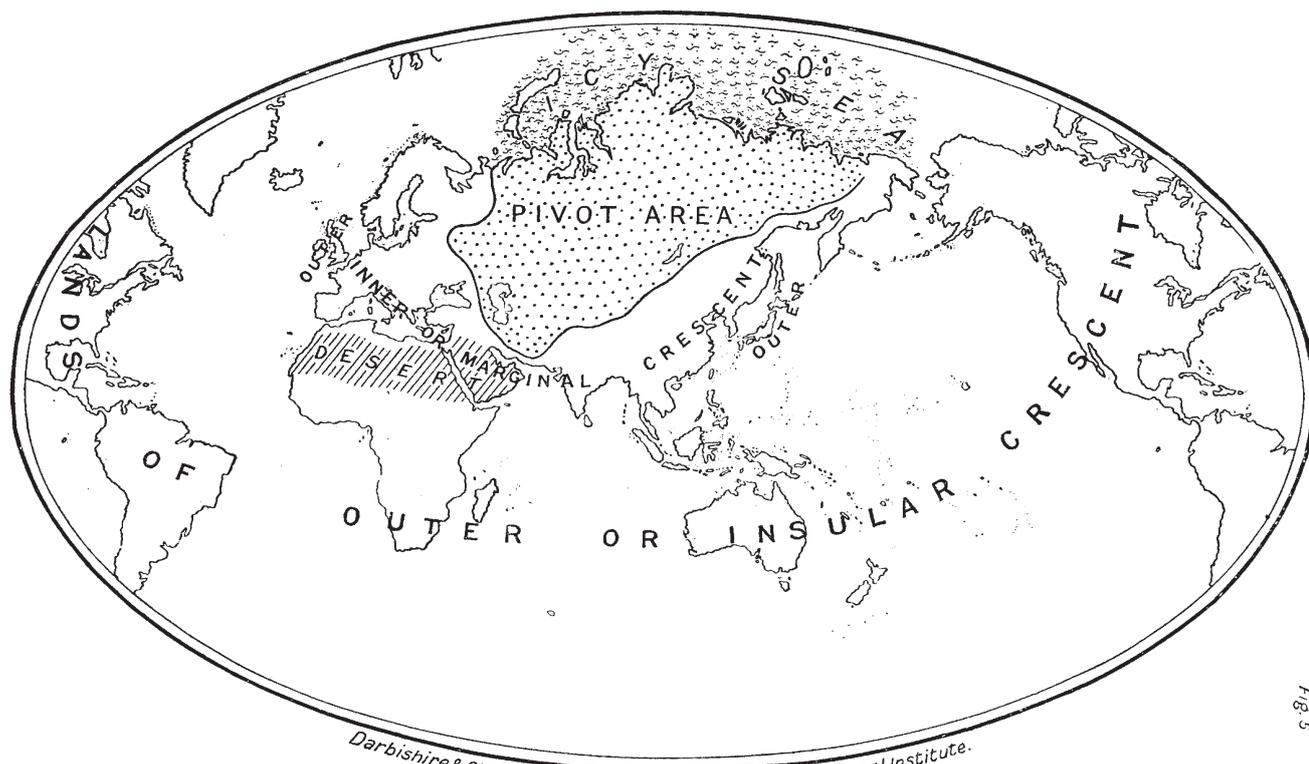


Fig. 5

THE NATURAL SEATS OF POWER.

Pivot area—wholly continental. Outer crescent—wholly oceanic. Inner crescent—partly continental, partly oceanic.

Carte de l'Heartland (extrait de Zbigniew Brzezinski, Le grand échiquier, 1997, p.435)

ANDREÏ MAKINE : LES DEUX PATRIES

Ombeline Chabridon



Andreï Makine, 2014 ©Helene Pambrun ParisMatch

Le conflit russo-ukrainien a conduit l'Occident à un boycott unanime de tout ce qui s'apparente à la Russie. Loin de toute grégarité moelleuse et rassurante, prenons le phénomène à rebours en (re)lisant l'écrivain d'origine russe, Andreï Makine.

Interrogé sur sa vision du conflit dans les colonnes du Figaro, le 11 mars dernier, Andreï Makine exprimait son regret à l'égard de la « propagande européenne » dressée uniformément contre tout ce qui porte le nom de russe, amalgamant spectaculairement le pays, sa culture, son patrimoine et son chef d'Etat. L'écrivain plaidait plutôt pour une ouverture : « *Il faudrait au contraire s'ouvrir à la Russie, notamment par le biais des Russes qui vivent en Europe et qui sont de manière évidente proeuropéens.* » Obtempérons donc, et pour nous ouvrir à la Russie, ouvrons le livre de ce Russe francophone et francophile, couronné par le Prix Goncourt en 1995. Son titre, d'ailleurs, porte le nom des alliances antiques : il s'appelle *Le testament français*.

Andreï Makine est né dans les profondeurs de la Sibérie, un jour de septembre 1957. Trente ans plus tard, en 1987, il s'installe clandestinement à Paris. En 2016 enfin, il est nommé à l'Académie.

Cette nomination agit comme la consécration suprême de sa mutation de jeune homme sibérien en écrivain français. Au début de son discours de réception à l'Académie, il invoque les liens culturels et littéraires qui unissent la France et la Russie, et il soutient que l'entente franco-russe repose sur le partage de la *langue* : il souligne ainsi, sous la coupole pluriséculaire de l'Institut de France, la fascination qu'a suscitée chez lui le français. C'est cette même fascination qui faisait déjà l'objet du livre qu'il publiait en 1995 et par lequel il obtint à la fois le prix Goncourt et la naturalisation française qu'il désirait depuis longtemps.

Le conflit psychologique

Le testament français est un roman touffu qui parle de l'enfance et de l'adolescence, de la littérature et de l'imaginaire, du souvenir et de la souffrance. Ce roman est traversé, de part en part, par une saveur

amère, métallique : ce sont la violence, la misère, le sang, le sexe, la guerre, les camps, toutes ces notes discordantes qui tranchent sur l'harmonie initiale du cadre que constitue le récit des souvenirs d'enfance et des histoires de Charlotte, la grand-mère française, racontées le soir sur un balcon.

Ces notes discordantes toutefois ne prennent jamais le dessus sur le destin des personnages. Et, en cela, le roman de Makine est un hymne au courage et à la persévérance. Il est d'ailleurs plein de dignité : chaque épreuve, chaque difficulté est l'occasion d'un retour sur soi, d'une méditation suivie d'un cheminement qui fortifie. Car le combat chez le narrateur est d'abord intérieur.

Le roman se caractérise, comme le souligne Hélène Mélat¹, par une dualité prégnante, un balancement incessant chez le narrateur entre son identité russe et son identité française, laquelle passe par sa connaissance de la langue de Molière, enseignée par sa grand-mère et cause d'un véritable sentiment d'appartenance à la culture, mieux, à la civilisation française.

La réconciliation intérieure

Ce qu'il nomme sa "greffe" française, portée par l'idiome, se traduit dans son enfance par un émerveillement fabuleux pour la France et pour son Histoire, suscitée par les souvenirs de la grand-mère, évoquée mystérieusement par des coupons de vieux journaux ou, même, par de simples cailloux conservés par Charlotte, véritables morceaux épars de la terre fascinante que le narrateur appelle son "Atlantide". Mais à la fascination pour ce pays rêvé et médité pendant l'enfance, succède l'intériorisation consciente et intellectuelle, au moment de l'adolescence, de cette différence que le narrateur porte en lui et qui le distingue profondément des garçons de son âge. Un dualisme douloureux le marque profondément, jusqu'à devenir une cause de révolte intérieure. Il sent s'affronter en lui deux conceptions de la vie, deux rapports à l'amour, deux façons finalement d'être au monde, en un mot : deux cultures.

Le français apparaît ainsi profondément lié à la féminité et à la toute puissance de l'amour, à la



Ilya Répine, *Portrait de Youri Répine enfant*, 1882

nostalgie des souvenirs et du passé et à la mélancolie un peu artificielle des vieilles photographies. Le russe, en revanche, se teinte d'une formidable rugosité, de quelque chose d'endurci, de résigné, mais de très sensuel aussi, voire de sordide. Ces deux aspects cohabitent et entrent en conflit dans l'esprit du narrateur.

Le testament français en fin de compte est l'histoire du dépassement par le narrateur de cette dualité : celle-ci se résout dans l'avènement de l'écrivain russe francophone, à la fin du roman. Le narrateur trouve son salut en trouvant les mots, et parvient à se sauver en parvenant à nommer, en français, ses souvenirs et sa lutte. Absolue démonstration de la vertu cathartique de l'écriture, le *testament*

¹ Mélat Hélène. Andreï Makine : Testament français ou Testament russe ? In: Revue Russe n°21, 2002. pp. 41-49.

La guerre traverse aussi le roman de Makine comme le quasi-corollaire de l'identité russe.

français est tout autant le testament qui parvient de Charlotte du fond des steppes russes, que le testament propre d'un Andreï transfiguré par l'écriture.

Les stigmates de la Russie

La guerre traverse aussi le roman de Makine comme le quasi-corollaire de l'identité russe. Charlotte, véritable héroïne du roman, est devenue une vraie babouchka (elle ne parviendra d'ailleurs jamais à retourner en France), en raison des horreurs qu'elle a vécues et qui la lient étrangement à la Sibérie, à ses steppes et à sa taïga, en un mot, au sol russe, froid, âpre et vaste.

La guerre est partout dans les souvenirs des Russes et dans l'histoire de l'URSS au XXème siècle. Tout le pays porte le stigmate de l'affrontement guerrier, que symbolisent les cicatrices profondes sur le corps de Sergueï et qui bouleversent Charlotte, quand elle découvre le corps de son mari revenu des combats. La lutte est peut-être inhérente au Russe : lutte contre l'animosité d'un territoire, lutte armée dans le système soviétique, lutte contre soi-même enfin, et contre le mal qu'on porte à l'intérieur. L'identité russe, entre les pages de Makine, se définit comme un mélange étroit et énigmatique, fait de fascination et de répugnance à l'égard de la brutalité, de la noirceur et de l'abjection : le mal y est objet de souffrance et de malédiction, mais objet de salut et de transcendance aussi, quand il est accepté et dépassé.

La langue, et par extension, la littérature et la culture, apparaissent comme les auxiliaires à la fois de la réconciliation intérieure et de la concorde à l'échelle internationale, puisqu'elles ouvrent le chemin vers l'Autre dans ce qu'il a de plus propre, c'est-à-dire, sa sensibilité, son rapport au monde.

Terminons ce propos par les paroles qu'Andreï Makine avait choisies pour clore son discours à l'Académie, il y a un peu plus de cinq ans. Il

voulut conclure en évoquant les classiques de la littérature française et ces textes appris par cœur qui deviennent une vraie "musique intérieure". Cette musique intérieure crée dans nos âmes "ce qu'on pourrait appeler une « sensibilité littéraire », oui, la compréhension que, même dans les heures où l'homme est réduit à la simple chair à canons, la vie pouvait être rythmée autrement que par la haine sauvage et la peur bestiale des mortels. Une sensibilité littéraire. Serait-elle la véritable clef qui permet de deviner le secret de la francité ?"

Voilà un testament nouveau qui se laisse méditer. ■



Vasily Vereshchagin, La route des prisonniers de guerre (1878-1879)

La langue, et par extension, la littérature et la culture, apparaissent comme les auxiliaires à la fois de la réconciliation intérieure et de la concorde à l'échelle internationale.

Histoire de l'Art

PIERRE SCHOENDOERFFER ET L'INDOCHINE

Anne Hédé-Haüy

Grande oubliée du cinéma français, la guerre d'Indochine est principalement portée à l'écran par Pierre Schoendoerffer (1928-2012). Reporter de guerre avant de pousser la porte du septième art, il s'appuie sur son expérience de la guerre pour lancer un témoignage vibrant, véritable plaidoyer à la mémoire des anciens d'Indo, ses camarades de terrain et compagnons de route dans l'enfer asiatique, de Diên Biên Phu aux camps viêt-minh.



La 317e Section, 1965

Marqué par un profond souci de vérité, Pierre Schoendoerffer veut libérer le cinéma de l'artificialité des tournages en studios et en décors reconstitués.



La 317e Section, 1965

La guerre d'Indochine (1946-1954), à l'autre bout du globe, a rarement suscité l'intérêt de l'opinion publique de la métropole avide de paix au sortir de la Seconde Guerre mondiale, d'autant que ce conflit a uniquement concerné des engagés volontaires ou des militaires de carrière. Sa mémoire s'est donc propagée presque exclusivement parmi les cercles initiés, dans le huis clos militaire. Cette marginalisation du conflit indochinois est particulièrement sensible dans son traitement par le cinéma français (que Delphine Robic-Diaz s'est attachée à étudier dans *La guerre d'Indochine dans le cinéma français, images d'un trou de mémoire*) : avec seulement huit films de guerre la représentant, elle ne pèse pas lourd face à d'autres conflits, comme la guerre d'Algérie qui en compte une cinquantaine. Face à ce déséquilibre criant, l'œuvre de Pierre Schoendoerffer est essentielle pour lutter contre le risque de l'oubli.

Un témoignage mis en abyme

Le fait que Schoendoerffer a vécu la guerre d'Indochine, du moins dans sa dernière phase (1952-1954), n'implique pas que ses films soient des témoignages au sens où ils livreraient un récit autobiographique de la guerre. Cependant, même si le recours aux personnages témoins brouille les pistes, de nombreux indices permettent de déceler la présence plus ou moins dévoilée de l'auteur dans ses films. *Le Crabe-tambour*, réalisé en 1977, (dont l'action peut se résumer en un long parcours mémoriel pour parvenir, à force de témoignages collectés aux quatre coins du monde à révéler la figure d'un ancien d'Indo, Willsdorff, dit le « crabe-tambour ») débute par ces mots en voix-off : « Je m'appelle Pierre, j'ai cinquante ans. J'avais choisi ma vie. Et puis qu'importe. J'ai peur de moi. Je rentre dans le rang. ». Le narrateur, incarné par Claude Rich, annonce ainsi se prénommer Pierre,

certes comme Pierre Schoendoerffer, mais aussi comme Pierre Guillaume, figure légendaire de la marine française en Indochine, dont s'inspire le réalisateur pour le crabe-tambour. En outre en 1977, Schoendoerffer a 49 ans et Pierre Guillaume 52 ans. Les indices se multiplient donc, et le personnage de Claude Rich semble jouer le rôle d'un intercesseur entre le créateur, Pierre Schoendoerffer, et le mythe vivant, Pierre Guillaume.

Pierre Schoendoerffer met ainsi en scène des bribes de son propre témoignage en en déléguant l'énonciation à des doubles, mais leur parole n'est qu'un dérivé du témoignage originel de l'auteur dont il reste le seul dépositaire.

Une esthétique propre au cinéma de guerre

Marqué par un profond souci de vérité acquis lors de ses années au Service Cinématographique de l'Armée, Pierre Schoendoerffer s'inscrit directement dans le mouvement de la Nouvelle Vague qui veut libérer le cinéma de l'artificialité des tournages en studios et en décors reconstitués. S'inspirant de sa connaissance de la réalité des combats, il libère la représentation des poncifs narratifs et techniques du cinéma classique, parmi lesquels la « caméra transfuge », artifice de montage qui permet d'alterner des plans des camps des belligérants pour augmenter l'intensité dramatique. Or Schoendoerffer sait, pour avoir tourné dans le feu de l'action, que la vraie tension naît justement du fait de ne rien voir ni savoir de

l'ennemi. Si le Viêt-minh est soustrait au regard, c'est donc par souci de réalisme : un soldat ne voit son adversaire qu'en de rares et fatales occasions, au loin dans le viseur de son fusil ou à la jumelle, ou de près lorsque l'un des deux vient d'être abattu ou capturé, comme l'illustrent de nombreux passages de *La 317e Section* (1965).

En revanche, sa présence est perceptible au son : claquements des tirs de mitraillettes, impacts sourds des mortiers, échos des vociférations et ordres, discours doucereux ou menaçant transmis par porte-voix ou en détournant les fréquences radios. La séquence du cessez-le-feu à la fin de *Diên Biên Phu* (1992) est, à tous ces égards, particulièrement intéressante. Elle débute avec les détonations de salves sporadiques résonnant dans un plan de demi-ensemble de la vallée désertique de Diên Biên Phu. Rapidement, des dizaines de silhouettes minuscules et couleur de terre émergent des tranchées de l'arrière-plan. Un panoramique de droite à gauche depuis un point surélevé donne une vue plus large de l'arrivée en nombre des assaillants, tandis qu'au premier plan, les positions françaises sont abandonnées. Les cris de « Viet Nam ! Viet Nam ! » se font entendre, assourdis dans l'immensité de l'espace et partiellement couverts par les dernières fusillades. Après l'invasion de la cuvette faite au son caractéristique d'une armée en marche, un chef viêt minh bouscule des prisonniers français abrutis par la défaite, et les ordres glapis accompagnés de gestes brutaux laissent place au Concerto de l'adieu de George Delerue et à la voix-off de Pierre Schoendoerffer : « *Ils nous ont immédiatement séparés de nos camarades de*



Diên Biên Phu, 1992

Qu'a-t-il fait de son talent, lui, le reporter, le romancier, le réalisateur dont l'inspiration semble liée à ses camarades de combat, morts ou vivants, dont il est la plume et la voix ?

Le devoir de mémoire

Du fait de sa culture protestante, le cinéaste libère l'intrigue de sa gangue historique et lui donne une valeur métaphysique et morale. C'est la fonction du leitmotiv de la parabole des talents dans *Le Crabe-tambour* : « Qu'as-tu fait de ton talent ? vous croyez qu'il se pose la question ? Tout le monde se la pose... un jour ou l'autre. » Il est possible de lire cette réplique comme une réflexion de l'auteur sur son statut même. Qu'a-t-il fait de son talent, lui, le reporter, le romancier, le réalisateur dont l'inspiration semble liée à ses camarades de combat, morts ou vivants, dont il est la plume et la voix ? Débiteur de ses camarades morts, Pierre Schoendoerffer s'est donné pour mission de renvoyer l'écho de leur cauchemar pour lutter contre l'oubli : « Quand on m'a proposé de faire ce film [*Diên Biên Phu*], j'ai eu très peur, et j'ai un peu renâclé... Pendant la bataille, sur le terrain, je me disais « regarde » parce que je savais que je devrais rendre compte. Quand j'ai commencé à travailler, j'ai senti le poids de l'Histoire, mon devoir vis-à-vis de mes camarades de combat qui n'étaient pas revenus, mais aussi mon devoir vis-à-vis de la France et du Viêt-Nam. » (Cycle de conférences Pierre Schoendoerffer, une image de l'Indochine organisé par l'ECPAD et le musée de l'Armée en avril 2003).

Il y a ainsi dans le cinéma de Schoendoerffer une intention qui dépasse le cadre du seul témoignage pour devenir testament. La mission mémorielle que s'est fixée Pierre Schoendoerffer est d'être la voix des morts, posant son œuvre en médium historique ressuscitant le traumatisme vécu en Indochine.

Et lorsque Patrick Brion s'interroge en 2003 : « Qui aujourd'hui connaît la bataille de Diên Biên Phu s'il n'a pas vu le film *Diên Biên Phu* ? » il est



Jacques Perrin, La 317e Section, 1965

manifeste que l'œuvre de Pierre Schoendoerffer a pleinement atteint son but, ayant associé pour toujours cette guerre à des visages maintenant inoubliables, au premier rang desquels il convient de nommer Jacques Perrin, décédé le 21 avril 2022, héros schoendoerfferien par excellence. ■

INTERVIEW AVEC

JEAN-BAPTISTE NOÉ

RÉDACTEUR EN CHEF DE LA REVUE DE GÉOPOLITIQUE *CONFLITS ET*
DIRECTEUR D'*ORBIS GÉOPOLITIQUE*

“Nous ne sommes pas face à une guerre mondiale, mais face à une guerre mondialisée”

Jean-Baptiste Noé est docteur en histoire économique, rédacteur en chef de la revue de géopolitique *Conflits et* directeur d'*Orbis Géopolitique*, société qui accompagne les entreprises dans leurs enjeux géopolitiques. Il aborde avec les rédacteurs de *La Fugue* le sujet du conflit qui oppose depuis le mois de février la Russie et l'Ukraine.



Jean-Baptiste Noé

Le monde entier découvre les images des massacres qui se sont perpétrés dans plusieurs villes ukrainiennes. Ces massacres sont-ils des cas particuliers ou un mode d'action récurrent de l'armée russe ?

Les massacres de civils se retrouvent dans toutes les guerres. Sur ce point, la situation ukrainienne n'a rien d'original. Le public est en train de redécouvrir ce qu'est la guerre, avec les drames qu'elle comporte. Dans une guerre, les civils sont toujours les victimes principales, surtout dans les combats urbains. C'est ce qu'on a eu en Irak, en Syrie, au Yémen, en Éthiopie... C'est un des problèmes de nos commentateurs qui sont incapables de mettre la guerre en perspective. Quand on la compare avec d'autres conflits, on se rend compte que ce n'est pas une guerre plus meurtrière que les autres, comparée à la guerre syrienne, elle l'est même un peu moins.

Nous avons les yeux rivés sur l'Ukraine mais il existe pourtant d'autres conflits sanglants à l'heure

actuelle. Comment l'expliquez-vous ?

Si la guerre en Ukraine nous touche plus que d'autres, c'est d'abord parce qu'elle est géographiquement plus proche de nous. Nous sommes marqués par le fait qu'une guerre se déroule en Europe. Il y a donc une attente du public pour avoir des informations et un traitement médiatique du conflit. C'est un rapport entre l'offre et la demande. On pense souvent que ce sont les médias qui influencent les lecteurs. Mais cela est plus complexe : les lecteurs influencent les médias par l'attente qui est la leur et l'offre doit s'adapter à leur demande. Dans notre revue par exemple, on voit que les articles sur la guerre en Ukraine sont beaucoup plus lus que les autres. Nous devons répondre à cette demande du lectorat en lui fournissant les analyses qu'il attend. Entre alors en piste un second phénomène médiatique : celui du mimétisme. Un média va parler de la guerre parce que les autres en parlent. On arrive donc à une saturation médiatique sur un seul sujet. Saturation qui peut disparaître du jour au lendemain si un autre sujet capte l'actualité.

« [...] aucune sanction économique n'a jamais fonctionné dans l'Histoire. »

Cette focalisation médiatique a-t-elle aussi un lien avec l'ampleur du conflit ? Car depuis 2014, des opérations militaires se déroulaient au Donbass et la couverture médiatique n'était pas la même.

Il y a bien sûr l'ampleur du conflit, mais aussi le fait que la Russie est l'ennemi idéal. Cette guerre conforte le camp "otarien" et occidental en plaçant Poutine comme l'ennemi parfait. Il est vrai également que cela faisait longtemps que nous n'avions pas vu une guerre de haute intensité sur le sol européen. Beaucoup de gens ont dit que c'était la première guerre en Europe depuis 1945, ce qui n'est pas vrai. Entre les guerres en Yougoslavie et les guerres régionales en Irlande du Nord et au Pays basque espagnol, l'Europe a connu plusieurs conflits depuis 1945.

Le désarmement européen a beaucoup été fustigé, mais le maintien d'un équilibre et de la paix au sein de l'UE ne montrent-ils pas sa réussite malgré tout ?

Il y a deux grilles de lecture possibles qui ne sont pas totalement contradictoires. La première est de dire que l'UE a réussi à maintenir la paix intérieure qui fait que nous n'avons plus besoin d'être armés. La deuxième grille de lecture est le fait que les armées européennes ne sont plus utiles car nous avons l'OTAN. Les Européens ont sous-traité leur défense par le moyen de l'OTAN et donc des États-Unis. Et comme l'ennemi ne sera pas intérieur mais extérieur, l'OTAN interviendra donc nous n'avons plus besoin d'avoir une armée.

Le positionnement des pays du monde entier est-il lié à cette interdépendance économique ou y a-t-il également des raisons idéologiques ?

Non c'est vraiment dû à cette interdépendance. Quand le prix du blé et du gaz augmente, tout le monde est concerné.

Et ces sanctions ont-elles eu une influence sur la politique de Poutine et sa conduite de guerre ?

Non, aucune. Et cela n'est pas étonnant car les

sanctions n'ont jamais fonctionné. Elles reposent sur un faux postulat qui est de penser que les pauvres font la révolution. Il consiste à dire que si vous sanctionnez un pays, cela va l'appauvrir, et les pauvres vont renverser le régime, ou le contraindre à cesser sa politique. Ce schéma marxiste ne marche jamais. Ce sont les bourgeois cultivés et qui ont le ventre plein qui font la révolution. Ensuite, aucune sanction économique n'a jamais fonctionné dans l'Histoire. Que ce soit Cuba ou l'Iran au XXème siècle, ou encore le blocus de l'Angleterre réalisé par Napoléon au XIXème siècle, tous ont été un échec. Voire parfois cela renforce les régimes en place, comme cela peut se voir en Syrie avec Assad.

Que savons-nous de l'opinion russe ? Soutient-elle Poutine ? Une inimitié n'est-elle pas en train de naître entre la population russe et les Occidentaux ?

Il n'y a pas de sondage d'opinion en Russie donc c'est assez difficile de le savoir. Les Russes ne sont pas directement concernés par ce conflit qui ne se déroule pas sur leur territoire. Les problèmes économiques concernent plus les oligarques que la population qui a toujours été habituée à vivre chichement. Donc pour l'instant il n'y a pas de conséquence majeure sur l'économie. De plus, il y a toujours le phénomène d'union nationale relatif à une guerre.

On a souvent pu lire dans les médias que l'armée russe piétinait, qu'elle n'obtenait pas les buts de guerre. Les buts de guerre ont-ils donc changé ?

Le problème est que nous ne connaissons pas les buts de guerre russes. Sauf depuis la mi-avril où les Russes ont déclaré se concentrer sur le Donbass et l'Est. Et aujourd'hui, globalement ils contrôlent cette zone et celle qui longe la mer d'Azov jusqu'à Marioupol. Donc oui, pour le moment ils obtiennent globalement ce qu'ils voulaient. Zelensky a déclaré être prêt à négocier et à admettre que son pays ne rentrera jamais dans l'OTAN et à céder le Donbass. Certes l'Ukraine n'est pas entièrement occupée, mais elle perd de vastes espaces, un accès à la mer et son indépendance.

« Certes l'Ukraine n'est pas entièrement occupée, mais elle perd de vastes espaces [...] »

« Toutes les théories de la dissuasion nucléaire ont été validées par ce conflit. »

Donc, selon vous, la guerre pourrait se terminer sur ce statu quo qu'a toujours revendiqué Poutine, à savoir l'indépendance des territoires séparatistes et la non intégration de l'Ukraine dans l'OTAN ?

Complètement, c'est une guerre pour rien : les Russes vont obtenir avec cette guerre ce qu'ils avaient avec les accords de Minsk. Le plus gros sujet va être de savoir comment on va faire respecter ces nouveaux accords. Dans les accords de Minsk c'était la France et l'Allemagne qui étaient chargées des applications, mais leur prise de position en faveur des Ukrainiens les a discrédités aux yeux des Russes. Il faut trouver une puissance neutre, peut-être la Turquie.

En parlant de sortie de guerre, nous entendons beaucoup que la Russie souhaite la finir avant le 9 mai. Pensez-vous que cela soit crédible et que c'est la meilleure sortie envisageable pour Poutine ?

En effet, ça serait une date symbolique très forte [anniversaire de la capitulation de l'Allemagne nazie, NDLR]. De plus, cela fait maintenant deux mois que l'offensive a été déclenchée. Il serait bon que Poutine ne dépasse pas les trois mois s'il veut présenter cela comme une victoire.

Comment juger la politique du président Zelensky, notamment les choix qu'il fait dans la guerre et pour les négociations ?

Il a très bien mené la guerre du point de vue médiatique. Voyant qu'il ne gagnerait pas la guerre militaire, il a tout misé sur la guerre de l'opinion et de l'influence. Maîtrisant très bien les codes relationnels, du théâtre et du cinéma, il s'est très bien débrouillé. Il avait un rôle à jouer et il l'a très bien joué. Mais son pays est tout de même occupé et il perd la guerre. Que fera-t-il une fois que la guerre sera terminée ? Il y a trois enjeux pour la fin de la guerre. D'abord, comment réintégrer la Russie dans la communauté internationale ? Ensuite la question des armes ; où vont aller toutes les armes qui circulent en Ukraine ? Il y a deux solutions qui ne s'excluent pas : soit elles vont servir

à des factions rivales de Zelensky pour chercher à prendre le pouvoir, soit elles vont se retrouver en Europe occidentale aux mains du grand banditisme et des cartels de la drogue. Enfin, le troisième enjeu, c'est la reconstruction de l'Ukraine. Il y aura une sorte de plan Marshall européen qui fera surgir de l'argent magique en Ukraine. Mais des Ukrainiens plus crapuleux que les autres vont rafler cet argent public et s'enrichir au détriment des autres. Cela va être une machine à fabriquer de la corruption, du détournement d'argent et donc de la pauvreté. On a eu le même problème au Liban dans les années 1980. Il va donc falloir que la reconstruction de l'Ukraine ne soit pas celle des systèmes crapuleux et mafieux. Malheureusement personne n'y pense encore.

En définitive, quelle conclusion tireriez-vous de cette guerre ?

La première conclusion est de voir que les Européens n'ont pas été capables d'assurer la paix après 2014 et c'est pour cela que la situation a pourri. On est passé brusquement d'une situation de guerre de basse intensité à celle d'une guerre de haute intensité. Le conflit larvé au Donbass a gangrené toute la région. Il ne faut jamais laisser pourrir un conflit, mais il faut le régler le plus rapidement possible. Le deuxième élément est le grand retour du nucléaire. À la fois le nucléaire civil avec les sanctions et le nucléaire militaire avec la menace des essais russes. En France, Macron a fait une volte-face au sujet du nucléaire civil. En ce qui concerne le nucléaire militaire, on voit que l'Ukraine a renoncé à son arsenal en 1991, son invasion en 2022 en est une conséquence car on imagine mal la Russie attaquer une puissance nucléaire. C'est donc la preuve que la dissuasion fonctionne. Cela va renforcer la Corée du Nord et l'Iran dans leur volonté d'avoir l'arme nucléaire, et cela doit renforcer la France dans sa détermination de conserver et moderniser son arsenal. Toutes les théories de la dissuasion nucléaire ont été validées par ce conflit. ■

Propos recueillis par
Emmanuel Hanappier et
Hervé de Valous

INTERVIEW AVEC

MAURICE GOURDAULT-MONTAGNE

ANCIEN AMBASSADEUR

Ancien ambassadeur au Japon, au Royaume-Uni, en Allemagne et en Chine, ancien conseiller diplomatique de Jacques Chirac et ancien secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, Maurice Gourdault-Montagne a été un grand témoin des événements internationaux, mais surtout un acteur des relations internationales. Il a accepté de nous livrer son analyse de la situation actuelle, dont la hauteur tranche avec un certain conformisme et ouvre des perspectives encourageantes.



Maurice Gourdault-Montagne

Quel est votre parcours ?

Mon parcours est un parcours de diplomate. Je n'ai pas fait l'ENA, je suis rentré au quai d'Orsay par le concours d'Orient. J'ai fait une partie de ma carrière professionnelle en cabinet ministériel : j'ai été en cabinet avec Alain Juppé, comme directeur adjoint au cabinet des Affaires étrangères, Dominique de Villepin étant le directeur, et je suis devenu directeur de cabinet de Juppé Premier Ministre. Pour l'autre partie, J'ai été jeune diplomate en Inde et en Allemagne pendant la réunification, et plus tard ambassadeur au Japon puis conseiller diplomatique et Sherpa du Président Jacques Chirac (représentant d'un chef d'Etat lors des sommets du G7/G8). C'était très intense car c'était la période de la guerre en Irak. Pendant la crise financière, j'ai été ambassadeur à Londres, puis ambassadeur en Allemagne pendant la crise des dettes souveraines, pendant Fukushima, pendant l'intervention libyenne, puis j'ai été ambassadeur en Chine pendant la montée en puissance de Xi Jinping.

Une carrière bien remplie avant de revenir à Paris comme Secrétaire général du quai d'Orsay. C'est

le contact avec d'autres cultures et des personnes différentes qui m'a le plus passionné dans mon métier, on se sent mieux soi-même lorsqu'on est face à la différence.

Le conflit russo-ukrainien avait été à peu près gelé avec les accords de Minsk. Quelle est leur teneur et pourquoi n'ont-ils pas suffi à garantir la paix ?

Tout d'abord, je voudrais faire remarquer que la guerre a profondément imprégné notre histoire, elle imprègne l'histoire de tous les peuples. Je me suis souvent fait la réflexion que je suis la première génération dans ma famille à ne pas avoir fait la guerre contre les Allemands depuis à peu près 300 ans puisque à peu près tous les 30 ans on a fait la guerre aux Allemands. La guerre nous imprègne, elle imprègne nos terres, notre mémoire, nos émotions. Les pays où j'ai été affecté sont des pays qui ont été touchés par la guerre ; l'Allemagne, l'Angleterre, la Chine et le Japon. Et dans toutes les guerres, travaillent tant les militaires que les diplomates.

Les accords de Minsk ont été mis en place à l'époque pour donner un statut particulier au Donbass.

« Mais est-ce qu'il faut verser dans une hystérie antirusse qui va jusqu'à condamner des populations qui n'y sont pour rien »

Ça n'a pas été mis en œuvre parce que, malgré les efforts des puissances extérieures comme la France et l'Allemagne, ni du côté russe ni du côté ukrainien on a voulu aboutir. Et donc la situation s'est durcie. Tout ceci dans le contexte prolongé de l'après guerre froide où rien n'a été réglé sur le plan de la sécurité. Après la chute de l'URSS, j'étais alors en Allemagne, nous croyions entrer dans un nouveau monde. Et rien n'a été organisé. Mais de la même manière que les individus vivent en société, les pays vivent dans une société collective dans laquelle il faut arranger des systèmes de sécurité collective. Et il n'y avait plus de sécurité collective, plus d'ordre international.

Quelle a été l'action de la France, et la vôtre dans ce contexte ?

Chirac était très préoccupé par ce déséquilibre. Il a proposé aux Russes une neutralité et une protection croisée de l'Ukraine par l'OTAN d'un côté et la Russie de l'autre. Je suis allé le proposer au conseiller diplomatique de Poutine qui avait été très intéressé, d'autant plus que cela préservait l'enjeu de la location aux Russes de la base de Sébastopol en Crimée par l'Ukraine. Mais de l'autre côté les Américains me répondirent que c'était hors de question. Ils reprochaient alors à la France de vouloir bloquer à nouveau une expansion de l'OTAN. Nous avons alors compris le dilemme. Les Américains ont manifestement envie de faire progresser l'OTAN alors qu'elle avait été créée pour résister à la pression communiste et les forces du pacte de Varsovie. Cette initiative avait été prise à la fin du mandat de Jacques Chirac et mon action s'est arrêtée là.

Comment a réagi la Russie ?

Poutine a averti considérer comme une provocation un élargissement à l'Ukraine. Henry Kissinger avait dit - et c'est là qu'il faut toujours prendre l'histoire et la géographie en compte - qu'il est essentiel de considérer que l'Ukraine n'est pas n'importe quel pays pour la Russie et réciproquement. Il y a des contextes géographiques et historiques qui font

qu'on doit pouvoir trouver des équilibres qui ne remettent pas en cause ni l'intégrité territoriale ni la sécurité d'un pays. En 2008 la France et l'Allemagne ont montré leur réserve vis-à-vis de l'intégration de l'Ukraine à l'Otan. La crainte des Russes obsédés par l'accès aux mers chaudes était que la mer Noire devienne une mer otanienne et c'était une situation absolument inacceptable. Ils ont donc pris la Crimée et occupé le Donbass.

Durant tous ces échanges, étiez-vous respecté par les Russes ? Votre parole avait-elle un poids indépendant ou étiez-vous considéré comme une facette de la voie otanienne ?

C'était mon devoir de rapporter ce que je pouvais entendre de mon homologue russe que je voyais à Berlin. Les négociations étaient menées au niveau des ministres. La France a un statut international particulier qui lui donne voix au chapitre. Elle fait partie du commandement militaire intégré de l'OTAN et elle est membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU, cela a une résonance particulière chez les Russes ou aussi les Chinois. Et par ailleurs, nous sommes une puissance nucléaire.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Existe-t-il toujours un dialogue entre Français et Russes ?

Les relations diplomatiques n'ont pas été rompues, nous ne sommes pas en guerre et donc on se parle. Le président Macron a réussi à maintenir un contact avec le président Poutine grâce au statut de la France. Par ailleurs, le président Macron avait eu des intuitions justes : on ne change pas la géographie. La géographie fait que la Russie est sur notre continent donc on doit établir un Modus Vivendi entre les Russes et les Européens. Je ne voudrais pas excuser d'aucune manière l'agression des Russes, elle est absolument condamnable et intolérable. Mais est-ce qu'il faut verser dans une hystérie antirusse qui va jusqu'à condamner des populations qui n'y sont pour rien, des artistes et des athlètes, des joueurs de tennis à Wimbledon ? Je pense que c'est excessif, injuste et contre-productif.

« Je reste persuadé que la guerre n'est jamais fatale. »

Dans quel sens évolue cette guerre ?

Pour le moment, j'observe une escalade croissante. Les livraisons d'armement montrent qu'on va de plus en plus vers des armements offensifs et lourds. Plus l'escalade se poursuit, plus on se dirige vers le geste désespéré de celui qu'on a en face. Pour le moment il n'y a pas de précédent d'un pays qui réagirait de manière nucléaire en raison d'un conflit sur un autre territoire, mais je pense que tout est encore possible. Je reste persuadé que la guerre n'est jamais fatale. Aujourd'hui nous sommes dans un système d'alliances où certains veulent faire plier la Russie pour la mettre hors d'état de nuire. Jusqu'où cela ira-t-il ?

Comment se comporte la diplomatie française ?

La diplomatie française a été pour l'instant, je crois, à la fois dans l'engagement et aussi dans la retenue. Nous sommes solidaires de nos alliés. Je pense que Macron et la France doivent continuer à chercher la paix. Mais je reste persuadé que les seuls capables de siffler la fin de la partie sont les Américains parce que les Russes ne respectent qu'eux et certainement pas les Européens qui sont relativement désunis sur l'attitude à avoir avec la Russie, notamment sur la question des sanctions. En particulier la fin des importations de gaz russe. Pour nous, il faut que nous soyons extrêmement précis et fermes sur les garanties de sécurité données à l'Ukraine. Si nous commençons à autoriser des annexions c'est le début de la fin. Peut-être que le Donbass peut avoir un statut particulier. Le droit international offre des règles et des précédents. Et les négociations dépendront du rapport de force entre les parties. Voilà la vision des diplomates sur la guerre.

Poutine est un homme du KGB et un Homo Sovieticus mais n'était pas totalement fermé à une coopération avec l'Occident : nous avons avec lui une relation qui avait pour but d'établir la confiance parce que la confiance est un élément essentiel des relations internationales. Une fois cassée, elle est

très dure à restaurer. Poutine, petit à petit, a perdu confiance parce que chaque intervention des Russes sur leur sécurité était traitée ou par le mépris ou ignorée par le camp occidental. Or Poutine, qui est un patriote russe à sa manière, est resté sur son objectif de Make Russia Great Again par tous les moyens. Nous avons manqué de clairvoyance.

Il y a un point que j'aimerais souligner avec vous sur la guerre en cours : c'est comment le reste du monde nous regarde. Vous l'avez vu, il y a eu des votes au Conseil de sécurité des Nations Unies et à l'Assemblée générale avec tous les pays dans lesquels certains pays comme les Émirats arabes unis, l'Inde se sont abstenus et des Africains comme le Sénégal. Vous avez eu une abstention d'environ 40 pays. Puis il y a eu une résolution pour exclure la Russie du conseil des droits de l'Homme et là il y a eu 58 abstentions. Le reste du monde regarde ce conflit avec stupéfaction. Et pour eux c'est un conflit de « Blancs » car en Ukraine nous sommes très empressés à aider les réfugiés, dénoncer les crimes de guerre, mais nous le sommes beaucoup moins quand il s'agit de l'Iraq et du Yémen par exemple. Je pense que ce conflit marque un recul de la crédibilité de l'Occident.

Pensez-vous qu'on peut voir surgir un pôle sino-russe ?

C'est possible mais ce n'est pas l'intérêt des Chinois, du moins ils n'ont rien fait qui va dans ce sens. Le risque en revanche, c'est que la Russie se renferme sur elle-même et que beaucoup de ses élites s'en aillent. Un bloc sino-russe, c'est une hypothèse, mais je n'y crois pas vraiment car la Chine a besoin du reste du monde pour continuer son développement, et ce pour une seule raison : sa stabilité politique.

« Le risque en revanche, c'est que la Russie se renferme sur elle-même »

« L'Ukraine doit être maintenue indépendante et souveraine dans ses frontières. »

Est-il possible d'avoir une diplomatie européenne ? Est-ce souhaitable ?

Ce qui est intéressant avec ce conflit, c'est que nous assistons à un regain de conscience européenne. Maintenant, la question qui se pose est : comment cette conscience va-t-elle s'incarner dans une politique commune ? Il y a encore beaucoup de contrastes dans cette Europe. Les Polonais ne sont pas les Allemands, qui eux-mêmes ne sont pas les Français. Néanmoins, de la même manière que le covid a créé le pass vaccinal et a permis de mutualiser la dette covid, la question est de voir comment les conséquences de l'Ukraine vont s'imprégner dans les consciences européennes. Une vision de la défense plus proche, peut-être ? Il y a tout un travail à réaliser, mais nous assistons à une phase dynamique de l'Europe.

Croyez-vous que la population russe soutienne Poutine ?

C'est difficile à dire. D'après ce que nous pouvons voir des sondages, l'adhésion des Russes à la politique de Poutine n'a fait que croître. Mais sont-ils vraiment au courant de ce qui se passe, des déconvenues de l'armée russe ? Je pense que la propagande représente les choses de la manière la plus avantageuse. On a le 9 mai qui est le jour de la grande parade patriotique qui célèbre la victoire des Russes sur le nazisme. L'événement est instrumentalisé, sans doute, dans la propagande, mais ça reste un élément de fierté, de dignité d'une population qui a fait beaucoup de sacrifices. Aujourd'hui, la Russie est diabolisée, mais le peuple russe a quand même donné cette grande culture russe qui va perdurer. Il existe une population russe et on va devoir traiter avec elle.

Et au niveau des populations ukrainiennes, comment est vécue la guerre ?

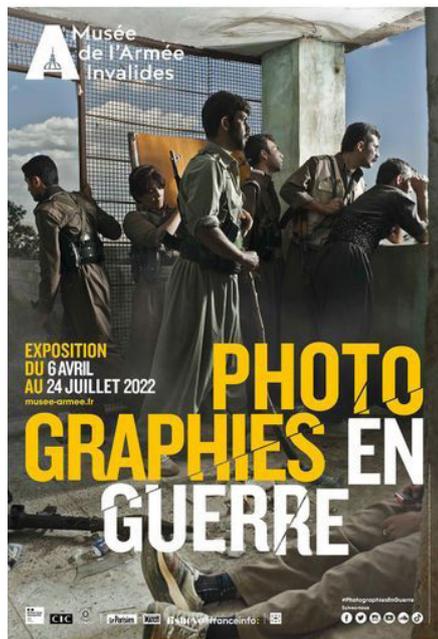
Côté ukrainien, nous avons une population très hétérogène parce que l'Ukraine, dans ses frontières actuelles, est une création de l'union soviétique. Mais on ne peut pas nier qu'il y a une essence ukrainienne, une nation ukrainienne à travers les âges, depuis le XI-XIIème siècle en passant par les périodes où les Ukrainiens ont voulu se révolter comme lors de l'Holodomor où les bolchéviques ont provoqué une famine où sont morts des millions d'Ukrainiens. Vous avez des populations russophones qui sont devenues, à cause de cette intervention, profondément nationalistes ukrainiennes alors comme dans le Donbass. Donc il y a comme un « patchwork ». Mais il y a incontestablement une nation ukrainienne. L'Ukraine doit être maintenue indépendante et souveraine dans ses frontières. Je pense qu'il faudrait un geste politique pour arrimer l'Ukraine à l'UE. Peut-être faudra-t-il créer quelque chose d'original.

Que pensez-vous de l'annonce récente de la suppression du corps diplomatique ?

Évidemment ce n'est pas quelqu'un qui a passé quarante-et-un ans dans ce métier qui va vous dire qu'on ne sert à rien ! Je pense que la suppression du corps diplomatique est une erreur. Chaque métier correspond à une vocation, et ils ne sont pas interchangeables. Les corps de métiers ont des spécialisations techniques et un menuisier ne remplacera pas un plombier : chacun a son métier. La suppression du corps diplomatique est la négation d'un métier. Le diplomate apprend son métier par des contextes divers, dans des continents divers. C'est un entraînement, une expérience que l'on acquiert sur un temps long. ■

Propos recueillis par
Grégoire Lenoir et
Alain d'Yrlan de Bazoge

COUPS DE CŒUR DE LA RÉDACTION

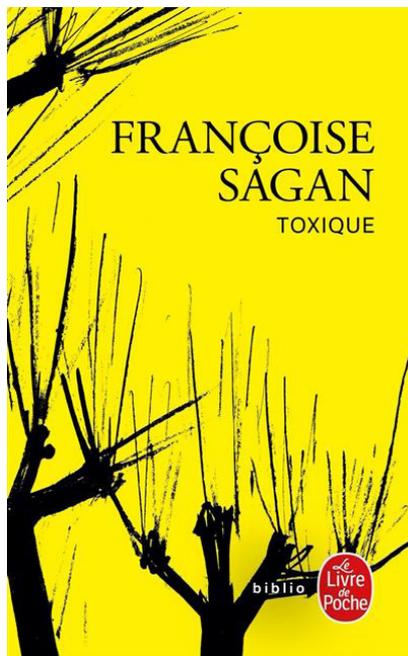


Photographies en guerre, exposition au Musée de l'Armée

(Du mercredi 6 avril 2022 au dimanche 24 juillet 2022)

Documents d'archive, outils de propagande ou monuments mémoriels, les photographies de guerre exposées au Musée de l'Armée retracent l'histoire des conflits armés de 1849 à nos jours, ainsi que la construction de la photographie comme procédé technique et médium d'information.

Ombeline Chabridon



Toxique, Françoise Sagan

Été 1957.

Amoureuse d'excès et de vitesse, Françoise Sagan, née Quoirez, fête ses vingt-deux ans.

Après une énième crise, elle finit dans un fossé au volant de sa voiture de sport, ayant enchaîné trois tonnes.

Trois mois d'hospitalisation plus tard, la voilà devenue dépendante à la morphine. S'ensuivent alors des semaines entières en cure, seule, loin de Paris et de ceux qu'elle aime tant.

De cette solitude obligée naquit *Toxique*, journal à plaies ouvertes : entre les lignes, Françoise partage ses angoisses et ses névroses. Elle livre, sans filtre, sa déchéance pour une guérison plus grande, elle s'observe, et écrit sa peur de la mort, mais son espoir (toujours

immense) de vivre entièrement et simplement.

Jeune femme brisée, cynique et entière, Françoise offre, entre ces pages, une réplique cinglante à tous les imbéciles qui ont prétendu qu'elle n'était pas un écrivain.

L'art d'écrire dans la détresse, ou l'art de crier en silence, vacillant tout à tout entre psychose, démons et reconstruction, à lire sans aucune modération, simplement.

Jeune femme brisée, cynique et entière, Françoise offre, entre ces pages, une réplique cinglante à tous les imbéciles qui ont prétendu qu'elle n'était pas un écrivain.

L'art d'écrire dans la détresse, ou l'art de crier en silence, vacillant tout à tout entre psychose, démons et reconstruction, à lire sans aucune modération.

Charlotte Cros de Gracia

Jane Austen
Emma

Traduction de Pierre Nordon



classiques



Emma, Jane Austen

Chef d'œuvre peu connu d'Austen, où la mise en scène d'une pimbêche prétentieuse diffère des personnages romantiques et aimés que l'on connaît de l'auteur.

Refusant à l'amour les dérives qu'il occasionne, incapable d'aimer car apeurée de l'être vraiment, Emma se joue avec brio des sentiments.

Jeune femme drôle, incisive, orgueilleuse et droite, Emma est finalement la plus humaine des enfants imaginaires de Jane.

S'attacher et aimer sans le vouloir vraiment, une femme impossible à vivre : pari réussi par la brillante auteur de Raison et Sentiments.

A lire absolument !

Charlotte Cros de Gracia



Philia, les soirées de la philo

Comme une oasis au milieu de notre désert, les soirées philosophiques organisées au Théâtre Hébertot sont l'occasion de se réconcilier avec une discipline si souvent délaissée, et cela grâce au grand Professeur qu'est François-Xavier Bellamy dont l'éloquence saura atteindre quiconque s'y rend disponible.

Emmanuel Hanappier



***Vous souhaitez partager vos impressions ?
Répondre à un article?***

***N'hésitez pas à nous
envoyer votre mot par
mail ou via les réseaux
sociaux !***

LF

La rédaction

Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Géopolitique

Amycie Lécuyer

Littérature

Ombeline Chabridon

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Histoire de l'Art

Anne Hédé-Haïy

Histoire

Hervé de Valous

Economie

Grégoire Lenoir

Responsable brèves

Ysende Debras

Responsable entretiens

Alban Smith

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquétiste

Gersende Sechet

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargée de communication

Maëlys de Bourayne

LF